

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 16 (1940-1941)

Heft: 28

Artikel: Le parachutisme : nouvelle forme du combat moderne [Fortsetzung]

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-712340>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE SOLDAT ROMAND

L'enveloppement par la verticale

Le parachutisme: nouvelle forme du combat moderne

par le Lt. Verrey

(Suite)

L'instruction du jeune parachutiste

L'instruction militaire dans les écoles de parachutistes coordonne la préparation militaire et la formation corporelle dans l'harmonie la plus complète. La première chose cependant, c'est l'instrument. Ingénieurs, aviateurs, techniciens s'attellent au problème. Le parachute militaire doit répondre à bien des conditions: être robuste, de maniement simple et sûr, de poids et d'encombrement minimes, etc., exigences que l'on ne satisfait pas d'un jour. Des laboratoires spécialisés étudient la résistance des moindres accessoires qui entrent dans la confection du parachute, la soie fait l'objet de recherches particulières. L'homme doit avoir au dos un engin dans lequel il a une confiance absolue.

Le recrutement ne fut pas si facile. Certes, le nombre de volontaires était grand, mais les exigences sont dures. Celui qui croit trouver dans l'infanterie de l'air, avec le goût du risque, une vie facile n'y a point place. Les formations du parti envoyent leurs adhérents les plus qualifiés.

N'entre pas qui veut, les conditions sont strictes. Le candidat doit être pur aryen. Il possède de solides qualités physiques et morales. A son entrée on l'examine impitoyablement, il doit avoir un brevet sportif et l'insigne. Ce n'est pas tout: Il passe encore un examen sur son degré d'instruction et ses connaissances professionnelles.

Admis, il devient recrue. Pendant quelques mois il reçoit une formation de soldat d'infanterie. Toutes les armes lui deviennent familières. De nombreux exercices de marche et de combat le maintiennent en haleine. Sa journée est coupée par une forte dose de gymnastique et d'exercices corporels. Ses chefs développent chez le jeune parachutiste le goût du risque, le cran et le «coulot». De nombreux concours assurent l'émulation. Il nage et plonge, qu'il le veuille ou non il sera appelé à sauter dans l'eau. Dégrossi, assoupli, la recrue est devenue soldat. Une nouvelle période d'instruction va débuter, l'école de l'Infanterie de l'air s'ouvre devant lui. Tout d'abord il entre en contact avec son élément. Les élèves prennent place sur le gros trimoteur «Junkers» et c'est l'envol. Il est suivi de beaucoup d'autres. Le jeune soldat apprend à s'orienter dans l'air; il différencie les aspects du sol: prés, cours d'eau, forêts, routes, ouvrages d'art, etc. Vents, nuages, conditions météorologiques n'ont plus de secret pour lui.

La formation au sol

L'élève doit réfréner son désir, le fameux jour du saut n'est pas encore là. Il va subir une intense instruction au sol, la plus inouïe et la plus étrange que puisse recevoir un soldat de notre époque. Cet enseignement simple mais rigoureux dans sa conception et son exécution permet de former des milliers de combattants à peu de frais.

L'arrivée au sol est un art délicat. Aussi donne-t-on à l'élève une gymnastique spéciale qui fait de lui un être élastique. Il étudie la façon de tomber, de rouler au sol, de se relever. Il est sans égal pour effectuer une chute aisée en se faisant le moins de mal possible.

Il passe ensuite à la technique du saut. D'une carlingue rudimentaire montée sur pont roulant l'homme saute de plus en plus haut, de plus en plus vite. La position du corps, la façon de placer les mains et pieds n'ont plus de secret pour lui. Le harnais du parachute au dos, on le suspend à une poulie dans un vaste hangar; il s'initie aux mouvements qu'il devra accomplir en l'air. Au commandement de son instructeur il dégrafe sa ceinture et saute ... sur un tapis élastique devant les regards de ses camarades. Mais au bout de quelques jours le moelleux tapis est remplacée par du sable, des cailloux, etc.

Entre temps il plie et déplie son parachute, roule les cordelettes, vérifie les moindres détails de construction. Aidé d'un camarade il plie lui-même son engin. Il en est personnellement responsable, chacun veille à sa propre sûreté: jamais on ne pourra rejeter la faute sur autrui en cas d'accident. Très vite il est à l'aise dans sa combinaison. Le harnais du parachute est placé au milieu du dos, une forte ceinture entoure la taille, de larges bretelles croisent sur ses épaules et autour de ses cuisses; une paire de gants, des bottes ou des bottines montant à mi-jambes, un petit casque solidement maintenu par deux courroies ... complètent son équipement.

Ainsi harnaché l'élève ne s'élance plus d'une vulgaire porte de pont roulant mais d'une carlingue d'avion ... placée à quelques mètres du sol. Il saute en ayant soin d'accrocher le mousqueton de la cordelette qui libérera à bout de course le parachute; sur le terrain il se couche derrière une carcasse d'avion. Le moteur est mis en marche, le parachute déplié se gonfle sous l'effet du vent et traîne le candidat, ce dernier s'exerce à se relever d'un bond et à attraper en courant la surface déployée.

Cet entraînement terrestre intense crée chez l'homme le réflexe le plus complet et un automatisme total dans l'exécution de tous les mouvements qu'il sera appelé à accomplir en l'air.

Le saut

Le grand jour finit par arriver. Les élèves vont effectuer leur premier saut. L'émotion, malgré tout, règne. Les escouades gagnent le terrain où les attendent les transporteurs Junkers. Le temps est calme. Les services terrestres occupent leur emplacement. Médecins, brancardiers, contrôleurs sont à leur poste. Les troupes embarquent au commandement après une dernière vérification des engins. Les appareils décollent.

Pour ce premier saut, on ne va ni très haut ni très loin. A l'altitude désignée le pilote réduit les gaz et pique légèrement ... Le premier homme gagne la por-

tière; l'instructeur, muni d'un puissant mégaphone, donne ses ordres... le moment est venu, le jeune aspirant vérifie encore une fois ses bretelles, accroche le mousqueton de la cordelette, assure ses jambes, saisit les poignées.

D'une détenté il a quitté l'avion, jambes écartées, bras levés exactement comme on le lui a appris. Un choc, la cordelette à bout de course libère le parachute, quelques instants encore et il plane. Dans l'ordre chronologique les mouvements lui reviennent à la mémoire. Il regarde le terrain sur lequel il va atterrir, s'oriente. Mais le sol est là, un choc rude, il roule mais déjà il est debout et décroche son parachute. Il s'annonce à

l'officier de contrôle, ce dernier le félicite et lui adresse quelques critiques. Au-dessus l'appareil libère l'un après l'autre ses camarades. D'autres sauts vont suivre, accompagnés à des hauteurs différentes. Chaque fois l'homme améliore sa technique. La confiance dans son instrument est devenue parfaite, il est maître de ses nerfs; les visites médicales au sol, après l'exercice, n'ont révélé ni troubles organiques ni physiologiques. C'est un vrai parachutiste. S'il satisfait à ses chefs et aux conditions imposées au bout d'un certain nombre de sauts il est sacré chasseur de l'air. Au cours d'une cérémonie grandiose il reçoit l'insigne de parachutiste que désormais il portera fièrement au bras. (A suivre.)

Quelque part dans le Jura

MANOEUVRES NOCTURNES

Le village s'est endormi. Son silence l'enveloppe comme un manteau de velours. Les dix pas réglementaires de la sentinelle viennent le ponctuer à intervalles réguliers.

Le bataillon en manœuvres s'est défendu toute la journée, dès l'aube. La nuit, en relâchant la tension de chacun, lui a rendu une tranquillité factice et trompeuse. Les mitrailleuses du second barrage antichar sur la route du col jurassien se sont tuées, et les avions ont cessé leur ronde infernale et inutile. Ils n'ont rien découvert de la position aucune bombe n'est venue jeter l'alarme dans le P.C. (Poste de commandement) du bataillon, et le feu de l'artillerie ennemie s'est racourci, sans atteindre les abords immédiats du village.

Pourtant, chacun sait que la trêve est trompeuse. Le Major surtout le sait, qui boit son quatrième café noir pour chasser les attaques sournoises de la fatigue accumulée par deux jours de manœuvres.

Ah, ces «coups de main»!

Comme ils ont changé le rythme des manœuvres! Jadis, on pouvait encore espérer dormir quelques heures la nuit, à condition que les sentinelles veillassent avec soin. Les rares patrouilles n'étaient guère dangereuses pour un P.C. de Bat. Aujourd'hui, tout est différent. La lutte se poursuit de nuit plus acharnée encore que de jour. Les détachements d'assaut, sorte de patrouilles perfectionnées et féroces, douées d'un cran et d'une audace à toute épreuve, s'infiltrent partout, attaquent à l'improviste, surprennent, bousillent, et disparaissent comme des spectres dans la nuit épaisse. C'est devenu une guerre d'Indiens, où la ruse et l'agilité, le courage personnel et la force intelligente sont les cartes maîtresses. Pas de nuits sans ces attaques clandestines, sans qu'un coup de main soit tenté sur un fortin, ou un P.C. Pas de matin enfin, où l'on n'apprend pas que telle ou telle position a changé de main, nettoyée par les groupes d'assaut qui ne connaissent aucune pitié.

Fini, le repos!

Voilà pourquoi la nuit est plus dure encore que le jour, que les hommes sont plus tendus encore dans l'attente de la surprise.

Groupes d'assaut.

A onze heures, l'adjudant assis à sa place habituelle étudie la carte. Un sergent s'approche.

— Mon Premier-lieutenant, le groupe d'assaut est prêt.

— Bien, je viens.

L'officier met son casque, serre d'un cran son ceinturon, enfile son pistolet et sa sabretache.

— Mon Major, je pars pour le «coup de main»!

— Entendu. Vous serez de retour à quelle heure?

— Si tout va bien, vers une heure et quart.

Le groupe d'assaut se met en marche. Il ne neige plus, mais la bise s'est réveillée. Le détachement accélère l'allure, et coupe à travers champs, en direction de B., petit hameau situé sur une éminence, que l'ennemi a conquis de haute lutte au cours de la journée. La mission du détachement est de détruire cette tête de pont, en collaboration avec le groupe d'assaut d'une compagnie voisine. Huit hommes, dont chacun est entraîné spécialement à ce métier qui exige avant tout du sang-froid, de

la rapidité de décision, du cran et de l'audace, en plus des qualités principales de combativité et d'endurance.

— Activons! Les autres attendent, dit le chef du détachement.

Tout à coup, sur son signe, tous s'aplatisent dans la neige. Un cliquetis d'armes presque imperceptible. Un autre groupe vient à leur rencontre. Un chuchotement:

— Halte, qui vive?

— Simplon. Qui est là?

— Splügen. Salut. J'ai dû faire un détour, à cause d'une patrouille rouge qui est venue rôdailleur autour du Bois Creuzoz. Vous êtes prêts?

— Oui. Comme convenu, on attaque en ciseau, du nord au sud.

Les ordres passent dans les deux groupes comme des murmures. Cinq minutes de marche encore, et le hameau est là, sur son éminence, baigné par une douce clarté lunaire. A la lisière de la forêt, le chef du premier groupe oriente rapidement ses hommes, par signes. Chacun connaît sa tâche, inutile de perdre du temps en palabres. Le second groupe contourne le village par l'ouest, rampe dans les vergers jusqu'à la sentinelle, puis deux ombres rapides bondissent — la sentinelle n'est plus qu'un paquet gémissant qui gigote dans une couverture. Le détachement a entendu l'ulullement triple de la chouette, signal que la sentinelle est terrassée. Moitié rampant, moitié courant, le groupe gagne le cœur du village, où il s'immobilise: trois sentinelles font le guet autour de la grosse ferme et s'interpellent à intervalles irréguliers, excellente précaution pour soutenir l'attention et lutter contre certaine somnolence traître, dont pourraient profiter les troupes d'assaut bleues. Trois hommes se détachent du groupe et rampent imperceptiblement vers la ferme, en restant toujours à l'abri de la douce clarté lunaire. Pour faire vingt mètres, il leur faut bien un quart d'heure. L'ulullement de la chouette, encore. Trois bonds et par derrière, les sentinelles sont terrassées, avant d'avoir pu donner l'alarme et pousser un cri. Au même moment, le reste du groupe d'assaut saute dans la ferme, les grenadiers lancent les grenades à main à l'intérieur, le pistolet automatique arrose de quelques rafales le groupe sidéré du capitaine et de ses aides, puis l'arbitre, qui était de la partie, énonce aux «victimes son verdict»:

— Hors de combat jusqu'à demain matin à huit heures.

Le chef du détachement d'assaut rit, râfe les croquis, plans, collections d'ordres sur la table, et disparaît dans la nuit, suivi de son groupe.

Le coup de main sur B. a réussi.

Coup de main avec les motorisés.

Dans ce même P.C. de Bataillon en défensive, une heure plus tard. L'adjudant, l'âme sereine après son coup de main réussi, dûment nanti des félicitations brèves mais «senties» de son chef, s'est retiré dans la pièce contigüe, appelée pompeusement «mess», pour y dormir une heure, avant de reprendre sa place.

Le commandant de la compagnie d'Etat-major, un capitaine de petite stature, maigre comme un chat, au visage hardi et sec, s'annonce au Major.